***Mawsim* et *Tburîdât***

**Approche anthropologique**

Le Mawsim constitue une période, une saison, une pratique anthropologique centrale et universelle.

La racine sémitique WSM/WShM renvoie systématiquement à la marque, au tatouage. Il s’agissait selon les lexicographe arabes du IIè et IIIè siècle de l’hégire (*Lisân ’l-‘arab*) de la coutume de marquage collectif des bêtes de la tribu. Les groupes claniques d’une région étendue se réunissaient à une date fixe et consacrée (*Muharram*), mois de trêve sacrée estivale (lorsque les bête ont « germées » (’WShM)). C’était également le temps du marché, de la « foire » d’une sous-région, concentré autour du culte particulier d’une divinité, sur le lieu sacré (*Hurm*) d’une Ka‘ba, au sein duquel la trêve était garantie sous peine de mise à mort immédiate et consensuelle.

Cet « rendez-vous » anthropologique se retrouve aussi bien dans le monde greco-romain, sous la forme *Paneguréia*, le « Grand Rassemblement ». On y pratiquait des sacrifices à l’égard du Dieu tutélaire du lieu, et les tribus, cités, états de la région garantissaient aux commerçants le Sauf Conduit de la trêve sacrée. En marge, et en fait au cœur de ces rassemblements, un vaste marché permettait d’échanger, à vaste échelle géographique, souvent encore au terme d’une saison agricole.

Le concept apparaît dans le monde romain classique et chrétien sous la même terminologie en orient, cette fois ci au sein du sanctuaire dédié à un saint exceptionnel, il prend le nom de *Feria* en occident, qui véhicule lui aussi la racine du marquage (*ferrare*) et constitue l’origine des Foires Champenoises. Castillans, Catalans et Occitans développent peu à peu un art de la capture et de l’abatage rituel du taureau sauvage au cours d’une cérémonie exaltant la virilité de l’abatteur rituel : le *torrero*.

L’arabisation de la panégyrie et de la foire au cours de l’islamisation de la méditerranée conduit à la rencontre des coutumes tribales et agricoles berbères, arabes et romaines occidentales.

Dans le Maghreb Andalous (espagnol), Ifriqyen (tunisie) et berbère, la culture équestre commune aux arabes et aux berbères nomades et semi-nomades des grandes plaines s’installe au coeur des cérémonies en l’honneur d’un *Sayd*, fixées dans un calendrier agraire en voie d’islamisation. On assiste en effet au développement, à partir du XIè siècle, du Mawlud prophétique comme Mawsim (saison/foire) purement hégirien.

**Qui dit trêve sacrée ne dit pas absence de violence**, et cette violence ritualisée prend forme dans le monde maghrébin dans les *Tburîdât*, démonstration de force des tribus. Si les grecs de l’antiquité organisaient des Jeux et Luttes (panégyrie olympienne, pythienne, délienne etc…), si les latins y introduisaient des combats ritualisés de champions du Glaive (Gladiatores), les arabes, comme les germains à l’autre extrémité du monde romain, performaient en démonstration de manœuvres équestres.

Le Mawsim Maghrébin connait sa dernière évolution au cours de l’arabisation générale des plaines et de l’effondrement de la civilisation mérinide (XVè siècle), les armes à feu sont également introduites au cours de cette même époque, celle de la formation de milices arabes makhzéniennes faisant écho aux milices tribales. A la démonstration de manœuvre équestre s’ajoute également l’élément de terreur de la poudre, projetée, foudroyante, sur l’ennemi. Il devient donc l’élément maghrébin de confrontation rituelle des diverses ‘*asabya* tribale dès les XVIè et XVIIè siècles.

La panégyrie antique ou la foire médiévale, la féria tauresque et la *tburîda* équestre des plaines maghrébines accueille également une foule d’artistes, d’orateurs et de poètes, qui trouvent, dans cette rencontre des hommes, des groupes et de l’afflux monétaire soudain, des mécènes ponctuels ou futurs. Le théâtre grec, l’amphithéatre romain, le *Shi‘r* arabe prennent ainsi source à la même abondante fontaine, c’est donc l’occasion d’établir le **panégyrique** d’un noble personnage et également de construire, en marge du sacré, un cadre profane ritualisé de la virile confrontation. Il prend, au Maghreb, la forme des chants des *‘abîdat Rma*.

Religion, commerce, politique et culture communient chaleureusement et forment un système dont chaque élément est la cause et la conséquence de l’autre. L’abondance de biens attirent les foules, soucieuses de leur rédemption elles participent fiévreusement au rituel sacré, et, fascinées par les manœuvres équestres elles prêtent l’oreille à de géniaux oisifs. En exposant leur force, leur agilité et leur organisation, les tribus tiennent en respect les adversaires potentiels, se cherchent de précieux alliés et règlent leurs comptes pacifiquement.

**Jeu de Poudre ou Fantasia :**

**Approche historique et linguistique :**

La charge rituelle, ou son usage militaire d’entrainement consiste proprement en la réunion d’un art équestre et d’un art militaire. Elle prend, au cours de l’histoire des noms différents dont l’étude nous éclaire également. Cet art équestre et militaire est aussi le fait de certaines sociétés déterminées géographiquement.

Le cheval Barbe est attesté dans la paléontologie (Equus Caballus Algericus) au paléolithique moyen (époque de Lascaux), il est également représenté sur de nombreux pétroglyphes proto-libyques à travers toute l’Afrique du Nord et semble avoir été domestiqué dès la fin de l’âge du bronze (-1200), à l’époque des chars libyques, puis, évidemment chez les Garamantes. Les auteurs classiques greco-romains le nomment Cheval de Barbarie, appellation qu’il conserve à travers l’histoire, corrompue sous la forme « Barbe ».

Petit au garot, puissant, rapide et extrêmement résistant, il pénètre l’Espagne au moins à partir des conquêtes arabo-berbères (711) et devient (ou reste) la race prédominante de la péninsule. Il connaît un regain d’emploi après la disparition des armures et l’abandon des races massives et donne naissance au Lusitanien, à l’Andalous actuel et bien sûr, au Mustang, utilisé lors de la *Conquista* Américaine et retourné à l’état sauvage. Le Barbe est également prédominant dans toute l’Afrique méditerranéenne et Sahélienne, il y endure parfaitement de durs traitements et les chaleurs estivales, comme le note un précurseur français en Algérie, en 1789. (voir Annexe 1)

Parallèlement, la charge massive, rangée, suivie d’une dislocation rapide est une stratégie de combat utilisée par le peuples nomades et semi-nomades africains, arabes et centrasiatiques. Elle aurait été notamment décisive au Yarmûk, lorsque les armées romaines échouent à reprendre la Syrie aux arabes confédérés.

Il y a ensuite fusion des genres de combat, à la lance, et l’art de la manœuvre du lancier prédomine au cours de la période médiévale des rives du golfe de Gascogne à celles de la mer rouge et le cheval de barbarie en devient l’attribut essentiel.

Les espagnols semblent avoir été les seuls, suite à l’apparition de la poudre, à entretenir l’art primitif du *La‘b al-Khayl* sous le nom de *Juego de Canas*, lequel se perpétue dans les ferias contemporaines, sous les étrillers des *gauchos* (voir annexe 2).

Dans le reste du monde nord-africain, du Nil au Sénégal, les tribus arabes, berbères, nubiennes, peules… poursuivent ce mode de stratégie militaire de l’attaque éclaire suivie d’une retraite hâtive, mais avec l’atout moderne de la poudre, utilisée plus pour disjoindre les rangs adverses en terrorisant hommes et montures, que pour tuer directement. Le *La‘b al-Khayl* d’entraînement et de rituel se transforme en *La‘b al-Barûd*, d’où au Maghreb Extrême, la forme *Tburîda*.

La manœuvre est attestée dans une œuvre unique, esquisse espagnole de 1535, lors d’une bataille pour la prise de contrôle de la Tunisie Hafside par la dynastie Habsbourg (voir Annexe 3).

Le « Jeu de Poudre » recevra ensuite une minutieuse description dans le contexte marocain, en 1787, par l’ambassadeur français De Chénier (voir Annexe 4).

Le terme Fantasia apparaît sous la plume malencontreuse de Delacroix (voir annexe 5), il semble avoir noté ce terme italo-espagnol introduit en Dialecte Maghrébin et portant le sens de gloriole, panache, dérivé d’un terme greco-latin, en marge de ses esquisses. Il aurait ensuite oublié son sens et confondu l’exclamation de la foule avec le nom de l’art, d’autant qu’en arabe, fantaisie se nomme *Khayyal*, ce qui aurait achevé de l’induire en erreur, tant est forte la similitude avec Khayala, l’art équestre proprement dit.

L’ « orientalisme » du XIXè siècle porte sur le Maghreb un œil attentif, et si l’Algérie est soumise, le Maroc fascine, et chaque auteur, chaque peintre use du terme pour décrire ces charges envoûtantes qu’il s’attend à (re) découvrir.

La civilisation du Barbe se confond ainsi avec la civilisation de la charge fulgurante et du jeu de poudre, elle correspond à l’Occident Islamique, dans sa plus large acception, Espagne et Soudan compris. (voir annexe 6, *Barûd* tchadien).

**Annexe 1 :**

[***Voyage en Barbarie, ou Lettres écrites de l'ancienne Numidie***](http://books.google.fr/books?id=EWUUAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=Voyage+en+Barbarie,+ou+Lettres+%C3%A9crites+de+l%27ancienne+Numidie&hl=fr&ei=yRnPTdrrNcaVswan_4CfCw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CCwQ6AEwAA)**,** [**Jean Louis M. Poiret**](http://www.google.fr/search?hl=fr&sa=G&tbo=1&tbm=bks&q=inauthor:%22Jean+Louis+M.+Poiret%22&ei=yRnPTdrrNcaVswan_4CfCw&ved=0CC0Q9Ag)**, 1789**

**Cheval Barbe :**

Les Chevaux de Barbarie, connus en France sous le nom de *Chevaux-Barbes ,* ont en général la taille médiocre, la tête haute, les jambes fines, le poil roux, le pas très-sûr, beaucoup de vigueur & de souplesse dans tous leurs mouvements ; mais ils ont beaucoup perdu de leur ancienne réputation, par la négligence des Arabes à multiplier & conserver les belles races. Comme ils préfèrent les Juments aux Chevaux, ils prennent peu de soins de ces derniers, les maltraitent cruellement, & souvent les accablent de travaux. Quand ils ont quelques courses à faire, telles longues qu'elles soient, ils ne vont presque jamais qu'au galop. A la fin de la journée les Chevaux ont la bouche en sang, & le ventre ouvert par les longues fiches de fer qui servent d'éperons aux Arabes. Ces animaux ne mangent jamais que le soir, & encore souvent ne leur donne-t-on que de l’herbe hachée, ou des feuilles de roseaux. Malgré cela, il est incroyable avec quelle force ils supportent la fatigue. Ils ne sont point ferrés, ce serait un mal qu'ils le fussent, ayant souvent à gravir contre des rochers escarpés qu'ils montent & descendent quelquefois au galop avec une facilité étonnante. Ils passent la nuit en plein air, sans litière, droits sur leurs jambes, renfermés dans les Dwâr, ou attachés par les pieds à un piquet vis-à-vis les tentes. Jamais ils ne sont ni frottés, ni étrillés. Quoiqu'aucun de ces animaux ne soit mutilé, ils sont presque aussi doux & aussi faciles à manier que nos Chevaux hongres d'Europe: mais transportés en France, ils deviennent indomptables, quoiqu'ils passent d'un climat brûlant, dans un climat très tempéré. La raison de ce changement ne me paraît pas facile à trouver.

**Annexe 2 : Juan de la Corte, *Fiestas en la Plaza Mayor*, 1623**

****

**Annexe 3, Anonyme, 1535 :**

****

**Annexe 4 :**

***Recherche historique sur les morts et histoire de l’empire de Maroc*, Louis de Chénier, chargé des affaires du Roi auprès de l’empereur du Maroc, 1787, tome III**

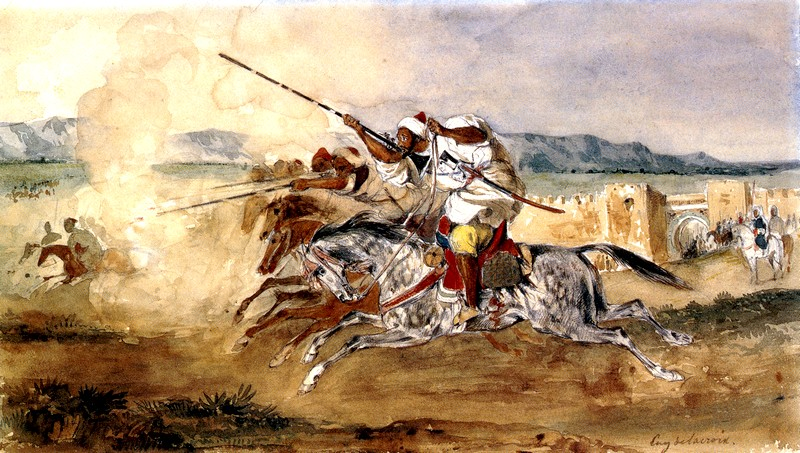
*Tburida :*

L'amusement ordinaire dans les villes où il y a des soldats, ainsi qu'à la campagne, c'est ce que lesMaures appellent jouer à la poudre; c'est un exercice militaire qui plaît d autant plus à ces peuples, que, par la constitution de leur gouvernement, ils sont tous soldats ou faits pour l’être, ils ont tous des armes & des chevaux. C'est en courant la poudre, que la joie se manifeste dans les fêtes publiques ou particulières ; un détachement de cavalerie se partage en deux, qui se tiennent à quelque distance; ils entrent en lice les uns après les autres, de quatre en quatre, et se tirent des coups de fusils à poudre» Tout l'art de cet exercice est de pousser le cheval au .galop assez près du détachement opposé, et de s’arrêter tout court, en tirant le coup, pour faire volte-face, charges son fusil et revenir à lacharge ; tandis que le détachement, qui a été attaqué fait de son côté la même manœuvre ; les Maures se plaisent beaucoup à cet amusement, qui n’est que l’imitation de leurs évolutions militaires

Muley Yezit, un des enfants de l'Empereur régnant (Sidi Muhammad b. ‘Abdallah, ndlr), qui a passé sa jeunesse avec les troupes, & qui *y* a contracté un goût décidé pour les armes, est très adroit à ces exercices, je l’ai vu tirer 3 coups de suite en courant au galop, sur une carrière de 150 à 200 pas; il part du but ayant un fusil à sa main , un autre en travers sur la selle, & le troisième en équilibre sur sa tête; il tire le premier fusil en partant, le donne à un soldat qui court à côté de lui, il prend le second qu'il tire & le donne de même, pour prendre le troisième, qu'il tire en achevant sa carrière ; tout cela se fait en aussi peu de tems qu'il en faut pour le penser. C'est-là le seul passe-tems des Maures dans les fêtes, dans leurs mariages, & dans touts leurs réjouissances: le seul honneur que son fait aux Ministres, aux Consuls , & à tous les étrangers, c'est de faire courir la poudre à leur arrivée ; il y a toujours quelque danger à ces amusements, par l'imprudence avec laquelle les Maures se conduisent, & il est arrivé quelquefois des accidents malheureux.

II semble que les Arabes ont introduit en Espagne l’exercice appelé *Juego de Cagnas,* que les Espagnols ont adapté à leurs usages. Les Maures à leur tour peuvent avoir renoncé à cet exercice que les Turcs appelent *Gerid* du moment que les lances ont été remplacées par les fusils.

**Annexe 5, Eugène Delacroix, *Jeu de Poudre*, 1832 :**



**Annexe 6, Tchad, 1907 :**



**Annexe 7 : Sur les Barbes :**

**ENCYCLOPÉDIE, OU *DICTIONNAIRE* UNIVERSEL RAISONNÉ *DES C*ONNOISSANCES HUMAINES, De F E L I C E, T O M E I V, 1771**

Barbe, *Manège:* on appelle ainsi un cheval de Barbarie, qui a la taille menue & les jambes déchargées, & qui est fort estimé pour fa vigueur & fa vitesse. *v.* Cheval.

Les *barbes* font ordinairement d'une taille déliée , & ont les jambes bien écartées. C'est une maxime que les *barbes* meurent, mais ne vieillissent jamais; parce qu'ils conservent leur vigueur jusqu'à la fin: c'est pourquoi on en fait des étalons. Leur feu , selon le duc de Newcastle, -dure autant que leur -vie.

On dit que ces chevaux étoient autrefois sauvages, & qu'ils couroient çà & là dans les forêts de l-Arabie; & que ce ne fut qu'au tems du Chèque Iímaél qu'on commença à les dompter pour la première fois. On assure-qu'il y a des *barbes m.* Afrique,' qui devancent les autruches à Ja course: oií les vend ordinairement dix mille livres, ou comme dit Dapper, mille ducats, ou cent chameaux. On les entretient toujours maigres, & on les nourrit légèrement avec quelques grains & de la pâte, ou comme dit E>appér, avec du lait de chameau qu'on leur donne soir & roatitij On conserve' la généalogie des chevaux *barbes,* avec le mème foin qu'on fait en Europe celle des grandes familles; & on ne les vend jamais fans produire^ leurc titres de noblesse. II y en a qu'on fait descendre en droite ligne de l'illustre cheval du grand Dalid. .. L» race deáqehevflux a fort dégénéré dans la Numidie, les Arabes ayant été découragés de la conserver par les officiers Turcs, qui étoient allures de s'en rendre maîtres. Les Tingitaniens & les Egyptiens ont aujourd'hui la réputation de conserver la meilleure race, tant pour la taille que pour la beauté. Les plus petits de ces derniers ont ordinairement seize palmes, & tous font formés, suivant leur manière de s'exprimer, comme la gazelle.

Les bonnes qualités d'un cheval de Barbarie (outre celles qu'on lui suppose de ne jamais se coucher, & de ne point bouger lorsque .le cavalier vient à laisser tomber sa bride) sont d'avoir une longue allure., & de s'arrèter court, s'il le faut, en pleine course.

Le *barbe,* n'est pas si propre à être étalon, pour avoir des chevaux de manège,que pour des coureurs; car il engendre des chevaux longs & lâches: c'est pourquoi il ne faut point avoir de fa race pour le manège, s'il n'est court de la tète à la croupe, fort, raccourci, & d'une grande vivacité; ce qui se trouve dans peu de *barbes.*

# Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, Denis Diderot, Jean Le Rond d' Alembert, 1753

*Chevaux Barbes.* Les *chevaux* Barbes sont plus communs que les Arabes ; ils ont l'encolure longue, fine, peu chargée de crins, & bien sortie du garrot ; la tête belle, petite, & assez ordinairement moutonnée ; l'oreille belle & bien placée; les épaules légères & plates ; le garrot menu & bien relevé ; les reins courts & droits ; le flanc & les côtes rondes, fans trop de ventre ; les hanches bien effacées ; la croupe un peu longue ; la queue placée un peu haut ; la cuisse bien formée & rarement plate ; les jambes belles, bien faites & fans poil; le nerf bien détaché; le pié bien fait, mais souvent le paturon long. II y en a de tous poils, mais communément de gris. Ils ont un peu de négligence dans leurs allures ; ils ont besoin d'être recherchés ; on leur trouve beaucoup de vitesse & de nerf; ils sont legers & propres à la course. Ils paroissent être très-bons pour en tirer race ; il feroit à souhaiter qu'ils fussent de plus grande taille ; les plus grands ont quatre piés huit pouces , très-rarement quatre piés neuf pouces. En France, en Angleterre, *&c.* ils f jqt plus grands qu'eux. Ceux du royaume de Maroc pastènt pour les meilleurs.

# Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois, Antoine Furetière, 1690

BARBE. Cm. est un cheval de Barbarie qui a une taille menue", *Si* les jambes déchargées. Ou dit que les *'Barbes* aieurent, mais qu'ils ne vieil lissent jamais, parcequ'ils conservent leur vigueur jusqu'à la fin : c'est po rrquoy on en fait d.s estalons. Et on appelle un *eschappé de Barbe ,* un poulain engendré d'un *Barbe,* ll y a des *Barbes* en Afrique qui attrapent les Autruches à la course, qu'on vend ordinairement dix mille livres. Oa les entretient toujours maigres, *Si* on les nourrit fort peu avec quelques gi ains Sc de la paste. Us fie font point ferrez , & ont de petites selles rases, des brides & estriers legers 4k courent avec autant de liberté comme s'ils "n'éroient point montez.

Mentionné dans **Gargantua**, **1542**, au cours d’une énumération de chevaux

Mentionné dans **Hamlet**, **1623** (parie du roi de 6 barbes contre 6 épées)

# La connoissance parfaite des chevaux contenant la manière de les gouverner, 1712, Louis Liger

Il y a des chevaux de plusieurs sortes , dont on se peut servir dans les maneges. Nous avons les chevaux d'Espagne , ceux de Turquie, & les Barbes , qui y sont les plus communs & les plus propres à faire quelque chose. II nous vient aussi des chevaux de Flandre, d'Allemagne *Sí* d'Angleterre, qui sont tres-bons j mais il n'est tel qu'un cheval Barbe pour la carriere , ôc fî la Gascogne, l'Auvergne, le Limofin, le Poitou , la Normandie , la Bretagne & la Bourgogne nous en fourniísent , il peut y en avoir de ces provinces qui soient bons 8c estimez *;* mais ils ne valent pas les Barbes dans un manege , tant pour l instinct qu'ils ont à bien manier avec adreíse , que pour la bonne grace qu'ils ont au-dessus des autres.

**Germain Mouette, Relation de Captivité, Moulay Ismail, 1683**

Il a une adresse toute particuliere pour monter à cheval, & à manier une lance , & je l'ay vu plusieurs fois tenir l'un de ses fils sur un bras avec une lance de l'autre main, courir une longue carriere , sans laisser faire un faut pas à fon cheval.

# Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre, Éphrem Hoüel, 1848

Dans l'histoire du cheval africain, nous avons gardé pour le dernier le plus remarquable et le plus illustre de tous, le cheval barbe. La Barbarie, proprement dite, comprend les régences de Tunis, les royaumes de Maroc et de Fez, et cette terre d'Alger, si fameuse dans les histoires anciennes et modernes, et qui méritait par sa gloire et ses malheurs de devenir une terre française. Bornée au nord par la Méditerranée, au midi par une chaîne de montagnes, qui la sépare du grand désert, cette contrée jouit d'une température douce et régulière, d'un ciel d'azur et d'un sol d'une fécondité si merveilleuse, que Borne en avait fait le grenier de l'univers. Des cours d'eau nombreux entretiennent dans ses vallons une éternelle fraîcheur ; une herbe substantielle et appétissante croît dans ses prairies, et les vents balancent dans ses plaines la vague dorée de ses céréales. Le cheval barbe est le descendant du numide, le rival de l'arabe, le père du cheval espagnol, et la source la plus féconde de ce sang fameux que les Anglais ont amené a une perfection idéale. Toutes les causes qui peuvent contribuer à l'amélioration, au perfectionnement d'une race, se sont réunies pour faire du cheval barbe un modèle de vigueur et d'élégance : magnificence du climat, fécondité du sol, fréquence de communications avec l'Arabie par les pèlerinages et les caravanes, goût prononcé de tous les peuples qui ont habité ce pays, Arabes, Carthaginois, Romains, Turcs, Maures, pour le cheval et les habitudes cavalières, haute civilisation el mœurs élégantes des habitants de ces contrées, pendant plus de dix siècles; tout a conspiré, l'homme et la nature, pour faire du cheval barbe un magnifique monument, dont malheureusement maintenant il ne reste plus que les débris.

Nous avons vu les Numides sans frein de Jugurtha combattre tour à tour les armées romaines ou participer à leurs victoires. Nous voyons plus tard les Arabes et les Turcs créer dans ce pays une race particulière aussi gracieuse que la race arabe, et plus appropriée aux mœurs et aux habitudes des habitants. Tant que la fièvre de conquête, qui poussait il y a mille ans le Midi sur le Nord, fit au besoin aux Maures d'Afrique et d'Espagne de bons et énergiques coursiers, les races de chevaux s'améliorèrent rapidement. Le cheval barbe devint le premier cheval du monde, plus grand que l'arabe, plus gracieux que l'égyptien, plus énergique que tous les chevaux du Nord, en y comprenant même l'Italie et la Sardaigne, le cheval barbe est ordinairement le plus beau modèle que l'on puisse donner ; il est calme au combat, sobre sous la tente, et terrible a l'ennemi. Mais l'heure du déclin s'entendit à la bouche du Muezzin, sur les hauts minarets. L'esclavage abrutit bientôt les fils des Abencerrages et des Zégris ; la noble guerre, qui est la mère du noble coursier, ne fut plus qu'un pillage organisé et une suite de brigandages. Bien plus, le gracieux cavalier de Grenade abandonna le cheval, et se fit pirate de la mer. Alors, adieu les beaux coursiers, adieu les souvenirs des haras du prophète. De ce moment, date la dégénération effrayante dans laquelle nous av ons trouvé la race barbe lors de la conquête d'Algérie.

Le cheval barbe a plus de taille que le cheval arabe; il a la tête un peu plus longue et légèrement busquée, sa poitrine est magnifique, ses membres forts et nerveux. Son arrière-main laisse quelquefois a désirer, mais son ensemble est merveilleux de grâce et d'élégance ; il a le pied sûr, la course rapide, et se plie néanmoins facilement aux travaux les plus compliqués du manége ; sa docilité est extrême, et la plupart du temps son maître le conduit sans bride, par la voix seulement et la fameuse baguette traditionnelle des peuples numides : *Numidi infrenï.*

Les chevaux barbes ont été renommés dans tout le moyen âge à cause de leur douceur, de leur mérite et de l'âge avancé auquel ils parviennent, et qui a donné lieu a ce proverbe : *Les barbes meurent, mais ils ne vieillissent pas.* Les mœurs de cette partie de l'Afrique pendant plusieurs siècles ont eu beaucoup de rapports avec celles de l'Espagne; les rapports fréquents des Maures entre eux, les invasions et le contact des chrétiens, les rapports du sol, de la température, des usages, tout concourait à opérer cette fusion; aussi, jusqu'au siècle dernier, la race barbe, comme nous l'avons dit, fut-elle estimée au moins à l'égal de la race arabe.

L'intérêt qui s'attache au cheval algérien depuis la conquête nous permet d'entrer ici dans quelques détails circonstanciés que nous prendrons dans l'intéressant ouvrage publié sur l'Algérie par M. Moll.

« Les divergences encore fort récentes d'opinion a l'égard des chevaux de l'Algérie ne rendront peut-être pas inutiles quelques développements sur cette importante question.

«On est tellement habitué à juger les chevaux sur l'extérieur, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait pris une mauvaise opinion de la race barbe, telle qu'elle existe aujourd'hui dans noire colonie. En effet, pour les gens non connaisseurs ou habitués aux formes développées du Nord, l'espect de ces animaux justifie cette assertion que les chevaux actuels de l'Afrique valent tout au plus nos rosses de fiacre. On ne voit pas chez eux cette conformation que le vulgaire confond avec la *beauté,* parce qu'elle plaît aux regards, et on leur attribue des défectuosités, parce que sous certains rapports ils sont disgracieux. D'ailleurs, l'exiguïté de leur taille, plus apparente encore par suite de la taille ordinairement grande des cavaliers qui les montent, suffirait pour les déprécier aux jeux d'une foule de personnes.

« C'est à l'œuvre qu'il faut les voir pour les bien juger, et c'est chez eux qu'on peut apprécier l'influence de ce mystérieux principe d'action, qu'en physiologie on appelle *l'influx nerveux,* et que le vulgaire reconnaît et désigne, chez certains animaux, en disant qu'ils ont de l'âme. Sobres, dociles, patients, ils sont cependant, en général, pleins de courage et de fonds, et d'une sûreté de jambes à toute épreuve. On voit ces soi-disant *rosses* galoper dans des terrains où un cheval du Nord passerait difficilement au pas, contourner ou franchir les obstacles avec une mer veilleuse agilité, et, sous un soleil brûlant, montés par de lourds cavaliers, souvent mal nourris, n'ayant pas toujours de l'eau à discrétion, traités comme le cavalier français traite en général son cheval, c'est-à-dire sans soins, sans amour, taire malgré cela, pendant une série de quinze, vingt et même trente jours, des marches journalières de trente à quarante kilomètres, dans un pays accidenté et privé de routes, au travers des torrents et des broussailles, sur des pentes rocheuses et ravinées, marches qui se compliquent encore souvent de courses rapides nécessitées par les alertes ou la poursuite des ennemis. Et cependant, loin d'avoir ce qu'il y a de mieux dans le pays, c'est à peine si, jusqu'à présent, nous avons eu le choix dans le rebut.

« Le cheval africain, tel qu'il existe aujourd'hui dans la colonie, et malgré les causes nombreuses qui ont contribué à s'a dégénération, est encore, à mon avis, le cheval de guerre par excellence. On pourrait désirer un peu plus de taille, mais peut-être n'y arriverait-on qu'au détriment de cette légèreté, de cette force, de cette constitution robuste, de cette âme, de ce qui fait, en un mot, le mérite de ces chevaux. Dans tous les cas, rien ne sera plus facile à obtenir que cette augmentation de taille, lorsque la production des chevaux ne sera plus uniquement entre les mains des Arabes.

« Je n'entrerai que dans peu de détails sur l'extérieur et la conformation de ces animaux, sujet qui a déjà dû être traité avec étendue par des hommes spéciaux. Je dirai seulement que la taille varie entre un mèlre quarante-cinq centimètres et un mètre cinquante-cinq centimètres ; que les formes sont sèches, anguleuses, et, généralement, flattent peu l'œil; que, néanmoins, lorsqu'on examine ces animaux de près, on trouve que tout est combiné de manière à réunir les conditions de force, de vigueur et de légèreté. Ainsi, capacité thoracique très-développée; épaules musculeuses, fortement inclinées ; avant-bras longs et recouverts de fortes saillies musculaires; genoux larges, canons courts, tendons forts et détachés ; sabots durs et bien contournés ; reins droits et courts ; jarrets étirés, larges et plats.

« J'ai vu, en outre, dans la province de Constantine et à Oran, plusieurs chevaux ayant des formes plus arrondies, plus développées, et se rapportant tout à fait à celles sous lesquelles on représente habituellement les chevaux turcs, et même quelquefois, quoiqu'à tort, les chevaux arabes. Le poitrail et la tête sont plus larges, l'encolure plus épaisse et rouée, le corps plus cylindrique et la croupe plus chargée. J'ai même vu, chez plusieurs d'entre eux, des cous de cochon.

«Ceschevaux, m'a t-on dit, proviennent de chevaux turcs et turcomans importés, à diverses époques, de la régence.

«Dansla province de Constantine, il existe égalemenlune race plus grande, plus développée, plus haute sur jambes, mais moins bien faite que la race ordinaire, et que l'on connaît sous le nom de *Trass-Berdee* (jument de bât). Cette race, peu estimée, et qu'on dit provenir de Tunis, sert, en effet, principalement à porter des fardeaux. On l'emploie également, et de préférence, à la production des mulets.

« Dans la province de Constantine, et surtout dans celle d'Oran, les chevaux sont plus nombreux et meilleurs que dans les provinces d'Alger et de Titterie. Peut être notre occupation a-t-elle contribué à cette différence, mais il paraîtrait qu'elle existait avant notre arrivée. A part les circonstances physiques, plus favorables dans les deux premières provinces, par suite du grand nombre de plaines et de riches vallées qui s'y rencontrent, on expliquerait trèsbien cette différence par le fait seul de l'action plus immédiate de l'ancien gouvernement sur les provinces d'Alger el de Titterie. Les Turcs avaient, en effet, le triste privilége de tarir toutes les sources de richesse dont ils s'occupaient, et c'est notamment dans la production des chevaux que leur influence nuisible se faisait sentir. Les beaux chevaux étaient l'objet de la convoitise des officiers turcs qui, méprisant les formes légales, habitués d'ailleurs à traiter les Arabes en peuple conquis, s'en emparaient purement et simplement toutes les fois qu'ils le pouvaient. Bien des razzias ont été exécutées dans le seul but d'acquérir un beau cheval. Renchérissant sur leurs chefs, les soldais turcs, dans beaucoup de garnisons, ne se gênaient pas pour arrêter aux portes les Arabes qui arrivaient montés sur de bons chevaux, pour les en faire descendre à coups de bâton et s'en emparer. Aussi les Arabes avaieul-ils fmi par ne plus venir dans ces villes que montés sur des ânes, des mulets ou ce qu'ils avaient de plus mauvais en chevaux. Des Arabes des environs de Bone m'avouaient qu'une des causes qui leur faisait accepter la domination française avec plaisir, c'était de n'avoir plus à cacher leurs montures de choix. De là vient que les grandes et fortes tribus possèdent seules de bons chevaux, et que la province d'Oran, où ces tribus sont plus multipliées qu'ailleurs, en a le plus grand nombre. Ainsi, les Ouled-Sidi-el-Aribi, riche tribu des marabouts de la plaine du Chélilf, les Oulassas, les Hachems-Gharabas, les Ouled-Sidi-Seleïman, les Ouled-Giaffar, riches et puissantes tribus, s'adonnaient et s'adonnent encore, avec succès, à l'élève des chevaux, et en ont un grand nombre de fort beaux dans leurs vastes plaines.

« lien est de même, dans la province deConstantine, chez les puissantes et populeuses tribus des Abd-el-Nour, de Hanenchas, des Haractas, de Ouled-Soltani, des OuledAmmer-Ben-Seba, de Ouled-Righas, etc.

« Les tribus du désert, malgré les obstacles que leur opposait la nature de leur pays, élevaient et élèvent encore un grand nombre de bons chevaux, grâce à la liberté dont elles jouissaient, tandis qu'aux environs des villes, et partout où le pouvoir turc était fort, les tribus, même les mieux placées, à l'exception de celles du Makhzen, s'adonnaient peu à l'élève des chevaux, et beaucoup plus à celui des mulets et des ânes.

« Les tribus kabyles sont dans le même cas, non pas a cause des Turcs, mais à cause de la nature montagneuse des contrées qu'elles habitent.

« Disons cependant que les chevaux des plaines basses et fertiles qui avoisinent la côte passent, parmi les Arabes, pour inférieurs à ceux des montagnes et des plaines arides du Midi, quoiqu'ils aient plus de taille et d'étoffe.

« On sait qu'en général les Arabes estiment plus les juments que les chevaux. Ils ne s'en défont que difficilement, et comptent la généalogie de leurs chevaux plutôt d'après les mères que d'après les pères.

« Autrefois, ils vendaient leurs plus beaux chevaux aux Turcs, qui les préféraient aux juments. Ils en vendaient également dans le Maroc, et les tribus des confins du désert ne conservaient même généralement que quelques chevaux d'élite pour la reproduction.

« Les diverses tribus en relation avec nous nous ont vendu un assez grand nombre de chevaux à diverses époques ; mais il a toujours été très-difficile d'en obtenir des juments. D'ailleurs, la plupart de ces tribus, étant précisément autrefois exposées aux spoliations des Turcs, se trouvent dans le cas déjà signalé, c'est-à-dire ont peu de chevaux. De là, en partie, la difficulté que nous avons eue pour la remonte de notre cavalerie. Du moment où nous dominerons au loin, nos besoins en chevaux seront, je pense, facilement satisfaits ; car tout ce que j'ai entendu dire des grandes tribus du Midi me porte à croire, même en faisant la part de l'exagération habituelle des Arabes, que, malgré l'état de guerre, état qui, du reste, comme on le sait, n'est point anormal chez les Arabes, il s'y trouve encore d'importantes ressources en chevaux.

«On serait porté à croire que l'Arabe, peuple pasteur et guerrier, tenant avant tout à ses chevaux, qu'il estime bien au-dessus de ses femmes, devrait avoir acquis une expérience consommée dans la connaissance du cheval, de meilleurs modes d'élève, d'entretien et d'emploi de cet animal. Il n'en est rien cependant ; et, comme si ces hommes, passés maîtres en ruses et en commerce, étaient frappés d'incapacité eu présence des faits naturels, on retrouve chez eux la stupidité du sauvage, même en ce qui concerne leur animal de prédilection. On en jugera par ce qui va suivre. Mais disons tout de suite que ce qu'on a conte de l'amour de l'Arabe pour son cheval, et des soins qu'il lui prodigue, est digne d'être rangé à côté de rénumération des autres vertus qu'on lui a si étrangement prodiguées. L'Arabe aime son cheval plus que sa femme, mais cela ne prouve nullement qu'il l'aime beaucoup. Il passe souvent de longues heures à le contempler, et refuse parfois de le vendre a des prix très-élevés ; mais il n'y a la rien de ce sentiment qui porterait, par exemple, beaucoup de personnes à conserver leurs chiens, même au prix de grands sacrifices, et quoiqu'ils ne leur soient d'aucune utilité. C'est tout simplement l'avare qui se complaît dans la vue d'un objet d'une haute valeur à ses yeux. C'est le guerrier qui tient à ses armes, parce qu'elles lui sont utiles, ou l'homme vaniteux qui contemple avec orgueil les richesses qu'il possède.

« L'Arabe abuse de son cheval comme il abuse de tout. « Mettez un cheval, dit M. Baude, entre les mains d'un enfant qui ne le craigne pas, l'enfant abusera de tous les moyens de l'animal ; ainsi font les vieux Arabes. Élevés dès l'enfance à manier des chevaux, les Arabes sont incontestablement des cavaliers plus exercés que nous, mais leur équitation ne vaut pas la nôtre. L'art patient de beaucoup obtenir de l'animal en le fatiguant peu leur est inconnu : ils l'attaquent du mors et de l'éperon par brusques saccades, et c'est malgré la manière dont il est conduit que le cheval barbe conserve tant de grâce, de vigueur et de solidité. »

« On sèvre les poulains à sept ou huit mois ; à un an on lui coupe les crins, et, a partir de ce moment, il devient le compagnon des jeux des enfants, qui commencent son éducation en le montant, les plus jeunes d'abord, les plus âgés ensuite, à mesure que les forces de l'animal augmentent. A l'âge de trente mois, on lui met la selle et la bride, et on le tient entravé auprès de la tente, pendant un temps graduellement plus long, afin de l'habituer à la soumission. Alors les hommes le montent ; mais, au lieu d'user de ménagements à son égard, ils le soumettent presque immédiatement aux plus rudes épreuves, lui font faire des fantasias, le lancent à fond de train et l'arrêtent court, lui font parcourir rapidement des terrains accidentés, lui apprennent a s'enlever paf-dessus les obstacles ou à les contourner, l'habituent a la détonation des armes à feu, et enfin s'attachent a lui donner un bon pas, qui, avec le galop, est la seule allure que les Arabes laissent prendre à leurs chevaux.

«Àquatreans, l'animal, lorsqu'il a supporté ces épreuves, ce qui n'arrive pas toujours, est regardé comme dressé ; mais souvent il est déjà presque ruiné. A partir de ce moment, et pour le refaire, on le soumet à un traitement plus doux, et on lui donne une bonne nourriture. A cinq ans, on lui coupe de nouveau les crins, et les Arabes, qui ignorent le moyen de reconnaître l'âge du cheval par l'usure des dents, l'estiment approximativement par la longueur de la Crinière.

«A sept ans, l'animal est censé avoir acquis toutes ses facultés, ou être complétement ruiné. Aussi les Arabes disentils : « Sept ans pour mon père, sept ans pour moi, sept ans pour mon ennemi. » Ce proverbe constitue, avec le suivant, la base du système et des connaissances hippiques des Arabes : « Pais manger le poulain d'un an pouf le conduire à bien ; monte-le à trois ans, jusqu'à ce qu'il en plie ; soignele parfaitement de quatre à cinq ans, et alors, s'il ne te convient pas, vends-le. »

Les jeux équestres des peuples ont ordinairement un rapport direct avec leur manière de combattre. Les fantasias algériennes sont un composé des anciens carrousels des Maures et des évolutions militaires en usage dans leurs combats ; mais, au lieu des exercices savants, des méthodes gracieuses des anciens Maures, on ne trouve ici que la fougue, l'impétuosité et le désordre du sauvage : lancer son cheval à toute bride, l'arrêter court, le mener tantôt à droite, tantôt à gauche, sans but déterminé, tirer son coup de fusil et charger en courant, tel est le fond des fantasias, spectacles si cher aux peuplades de l'ancienne barbarie. Quoi qu'il en soit de la bizarrerie, il y a quelque chose qui émeut fortement l'âme à voir s'élancer ces nombreux cavaliers, partant tous à la fois, poussant des cris, agitant leurs armes, faisant feu de toutes parts; à voir les chevaux s'animer a l'imitation de leurs maîtres, bondir et se cabrer, suer le sang et l'eau, franchir les ravins, descendre les collines, voler comme des flèches, et s'arrêter court tandis que leurs naseaux fument et que le feu semble sortir de leurs ardentes prunelles. C'est vraiment un thème militaire, et il ne faudrait que le régulariser pour y donner peut-être un but d'utilité pratique, utile dans les évolutions de la cavalerie légère.

Depuis la conquête, des courses de chevaux ont été établies à Alger, a Oran, àBone, par nos braves officiers; c'est une institution à encourager, et qui portera un jour ses fruits. Des tentatives ont été aussi faites par l'administration de la guerre pour l'amélioration des races chevalines ; mais les types du pays ne sont pas assez purs pour servir de fondement à une régénération complète de l'espèce.

C'est à nous qui possédons maintenant le sol fécond qui vit naître les chevaux de Jugurtha et d'Abderame, et auquel le monde est redevable de *Godolphin-Àrabian* et des *BarbMare,* qui formèrent la race pure ; c'est à nous qu'il appartient de faire renaître la race barbe, avec son énergie, sa grâce et ses facultés régénératrices. Il ne faut, pour cela, qu'aller chercher sur les bords de l'Euphrate quelques-uns de ces types que l'Orient conserve encore, et les semer avec intelligence et patience sur cette terre promise qui attend de nous son réveil à la civilisation et au partage de nos gloires.

[…]

Les plus célèbres cavaliers de l'Amérique sont les Gauchos, peuplades vagabondes qui habitent les savanes, entre Buénos-Ayres et la Patagonie : Espagnols d'origine, leur vie, presque sauvage, se passe pour ainsi dire a cheval ; ils voyagent et chassent à cheval ; ils dorment a cheval ; ils prennent leurs repas à cheval. Ils se servent de ces hautes selles du temps de la chevalerie, qu'ont adoptées les peuples d'Orient, et dont le modèle est connu, dans nos manéges, sous le nom de *selle à piquer.* L'étrier se compose d'une petite pièce de bois ou de corne triangulaire, étroite et creusée comme un sabot. Le mors est pesant et semblable à ceux dont on se servait dans les anciennes écoles. Les bottes des Gauchos sont faites avec la peau d'un poulain naissant, qu'on tue à cet effet. Ce tissu est ras et moelleux: la peau de la jambe forme le haut de la botte ; celle du jarret, le cou-de-pied ; et celle du paturon est disposée de façon a ce que le gros orteil puisse s'y emboîter. C'est, en effet, la seule partie du pied que les Gauchos posent sur l'étrier, usage qui leur est commun avec la plupart des tribus nomades de l'Asie. Ils portent des éperons longs et pointus. Les Gauchos passent pour être les plus hardis cavaliers du monde ; ils montent, à la première vue, les chevaux sau-. vages qu'ils prennent au lasso, quand ceux qu'ils montent sont fatigués. Le lasso, semblable à I'arcan des Tartares, est, dans leurs mains, une arme redoutable ; ils s'en servent pour prendre les chevaux et les bœufs sauvages, dont les peaux sont pour eux l'objet d'un commerce considérable. Ils chassent aussi le chevreuil et le léopard, et même la perdrix, qu'ils forcent facilement à la course, et qu'ils prennent au moyen d'un nœud coulant placé au bout d'une baguette.

De toutes les contrées de l'Amérique du Nord, la plus célèbre, pour sa race chevaline et ses habitudes équestres, est le Mexique. C'est là que les coutumes espagnoles ont imprimé, sous ce rapport, un sceau puissant et ineffaçable qui même a survécu à celles de la mère patrie. Un voyageur a fait une comparaison très-ingénieuse des Arabes de l'Algérie et des Mexicains qui doit trouver place ici.

« Cavalier comme l'Arabe, le *Ranchero* met son bonheur, sa vie tout entière dans son cheval ; c'est son premier bien et sa divine ressource, il ne s'en sépare qu'avec la vie.

« Comme l'Arabe au cercle du foyer domestique, la conversation qu'il affectionne est celle qui roule sur le compagnon de ses fatigues, sur le mobile de ses joies, sur son cheval ; il s'anime en parlant de lui, ses yeux brillent, ses cheveux se dressent, il tressaille d'enthousiasme en énumérant les brillantes qualités de son alezan, ou les grâces infinies de son Tordillo aux crins noirs.

« Sa femme peut être malade à la maison, ses enfants courir tous nus a l'ardeur du soleil, pourvu que son cheval ait au râtelier une bonne provende de flèches de maïs et une mesure pleine de grain ; quand vient le soir, il dort sans souci l'intrépide centaure, tout lui sourit dans ses songes.

Les jours de fête, lorsque la criarde cornemuse déchire au loin les échos des montagnes pour annoncer la fête du village ou les enivrantes émotions de la place des taureaux, l'Arabe d'Amérique prend sa plus riche selle, il suspend au pommeau le sac de cuir brodé de soie, d'or ou d'argent qui rappelle le *djébira* des Arabes d'Afrique ; il met a son cheval sa belle bride enrichie d'étoiles et de croissants d'argent, chausse son éperon à large molette, et part au grand galop, en soulevant d'épais nuages de poussière. De même que l'Arabe, il ne marche jamais sans armes, mais son arme, a lui, c'est l'épée; la carabine se fabrique trop loin et coûte trop cher, la poudre est rare ; aussi n'estce pas de la carabine que se sert le paysan du Mexique pour exécuter sa fantasia, mais de lance et de sabre.

« Du plus loin qu'il aperçoit un ami, il porte la main à la poignée de sa latte de fer qui ne l'abandonne jamais, tire cette lame quelque peu rouillée, la brandit fièrement au devant de lui, la fait tourner en cercle autour de sa tête; puis, poussant tout à coup ce cri de Saint-Jacques, auquel son cheval obéit comme le coursier de l'Arabe obéit au cri de guerre, il se lance au galop, les jambes tendues, le corps penché, l'épée flamboyante dans la main droite. Le voyageur qui vient au-devant de lui en fait tout autant, les deux chevaux s'entrechoquent en s'arrêtant court sur leurs jambes de derrière et labourent le sol de leurs sabots, les épées se croisent, les cris se mêlent. Après le simulacre de combat qui rappelle la rencontre de deux cheicks de l'Algérie, les deux cavaliers calment leurs dociles montures et, laissant pendre l'épée à la dragonne de cuir, échangent une cordiale poignée de main.

« Les compliments d'usage sont aussi longs, aussi exagérés, aussi emphatiques que ceux que se font en pareil cas les Arabes, etc.

« Dans les fêtes locales, pendant l'intervalle qu'on laisse entre les différents combats de taureaux, les paysans mexicains se plaisent à mesurer tantôt leurs forces, tantôt leur adresse de cavaliers, tantôt la rapidité de leurs chevaux.

« Un grand cercle se forme dans un champ ou sur la place d'un village ; chevaux et cavaliers, serrés côte à côte, laissent au milieu un grand espace libre, où les jeunes gens, le haut du corps nu, la ceinture serrée par une étroite bande de soie, vont se livrer a la lutte.

« Les cavaliers qui arrivent trop tard au rendez-vous, plutôt que de former une seconde ligne derrière la première, lancent leurs chevaux sur le cercle et s'ouvrent de force une place entre deux compagnons, comme le lion s'ouvre un passage a travers les tils du chêne le plus compacte.

« La lutte commence, un silence profond règne dans l'assemblée. Tant que la force des champions se balance, tant que leurs efforts, détruits par des efforts égaux, restent sans résultats, chacun retient son haleine, chacun attend ; mais, lorsque l'un des deux athlètes, fatigué, semble laisser l'avantage à son rival, mille cris divers partent des coins opposés, encouragent le vainqueur, réveillent l'énergie de celui qui fléchit, modèrent l'un autant que l'autre, etc.

« Au printemps de chaque année, les Arabes d'Afrique se livrent aussi a de semblables exercices. Que de fois n'avons-nous pas vu, dans les plaines qui s'étendent auprès des grandes villes du littoral, cinq à six cents cavaliers réunis en cercle assister, sous la présidence d'un vieux *cheick,* à des jeux athlétiques, où la jeunesse du pays déploie son adresse et exerce ses forces !

« Les courses des deux pays offrent les mêmes rapports : deux cavaliers partent au galop sur un terrain uni, prenant la bride de leurs chevaux entre leurs dents, ou la laissant flotter suivant le degré de confiance qu'ils ont dans les jambes de leurs montures; puis ils se saisissent l'un l'autre et cherchent à s'enlever mutuellement de la selle. Ils sont presque entièrement jetés hors de ligne verticale, leurs corps ne tiennent plus au cheval que par la pression énergique des genoux ; cette pression suffit à la fois pour activer la course des deux quadrupèdes, les tenir presque collés l'un a l'autre, et donner aux rivaux un point d'appui solide, quoique mouvant.

« Les deux hommes, les deux chevaux, ne forment qu'un corps porté sur huit jambes, dont les mouvements échappent à l'œil tant ils sont violents et rapides; les bras se nouent autour des corps, les têtes se redressent et s'inclinent, chacun s'efforçant de dominer la tête rivale et l'obligeant à se courber sous la pression du menton. Les muscles sont tendus comme des cordes, ils dessinent leurs arêtes vigoureuses sous la chair ruisselante des bras ; les chevaux se mêlent et jettent à chaque instant une rosée de sueur sur les brunes épaules des athlètes.

a Tout à coup, l'un des deux aventuriers roidit les jambes, écarte violemment son cheval en appuyant l'éperon pour le porter en avant; en même temps il imprime au corps de son adversaire une terrible secousse, l'ébranle, l'enlève, le soutient un instant dans l'air en témoignage de sa victoire, et le dépose mollement sur le sol en arrêtant sa monture. »

Tout ce qui concerne l'éducation du poulain ne saurait être trop étudié dans cet ouvrage par ceux qui se livrent à l'élevage du cheval. Il est impossible de tout appliquer dans nos mœurs françaises, où nous vivons dans le salon pendant que le cheval est au loin relégué, à la ferme, à la prairie, à l'écurie; mais, plus nous pourrons nous rapprocher du goût et de l'assiduité des Bédouins, plus nos chevaux acquerront de valeur physique et morale.

Nous recommandons également la lecture du chapitre qui contient les principes généraux du cavalier arabe. La plupart sont applicables à la chasse, à la guerre, et même dans l'aurigie. « *Le cavalier de la vérité,* y est-il dit, doit peu manger, et surtout peu boire : s'il ne sait supporter la soif, il ne fera jamais un homme de guerre; ce n'est plus qu'une grenouille des marais. » Voilà le principe de l'entraînement appliqué à l'homme comme au cheval. Le chapitre qui concerne la nourriture n'est pas moins digne d'être médité. « Le cheval barbe reçoit, à titre de nourriture plutôt que de boisson, du lait de chamelle et du lait de brebis; il mange des dattes, dont il rejette habilement les noyaux. Au printemps, on le déferre pour l'envoyer au pâturage; en été, on le reprend pour aller faire des courses et du commerce dans le Tell ; en automne, on le remet au pâturage; et, en hiver, il y passe une partie du temps. En toute saison, il rentre le soir près de la tente. On l'accoutume à boire peu. C'est une locution proverbiale chez les Arabes : « La nourriture du matin s'en va au fumier ; mais celle du soir passe à la croupe. » Avec ce régime, les chevaux restent sveltes et élancés; ils sont toujours prêts à marcher et à courir, à faire, enfin, le rude service qu'on en exige dans le Sahara. Ils gagnent d'une manière étonnante quand, au lieu de quelques jointées d'orge et de la pâture dans des plaines desséchées par un soleil brûlant, ils trouvent la nourriture du Tell. Que serait-ce donc, si on les mettait au régime des chevaux européens ? Au lieu d'être en chair, ils deviendraient gras ; ils nous plairaient davantage, mais perdraient aux yeux des Arabes, fort peu appréciateurs de cette sorte de beauté, le plus souvent acquise aux dépens des qualités du cheval de guerre.

\* On ne connaît pas le pansage, dans le Sahara ; on essuie seulement les chevaux avec des chiffons de laine, et on les couvre bien. On sent peu la nécessité du pansage, les chevaux étant constamment placés dans des lieux sains, sur des terrains élevés et à l'abri des courants d'air. Lorsqu'il fait chaud, et qu'on en a la facilité, on les lave matin et soir; le principe est de les tenir propres. Les Arabes sont très-attentifs et très-scrupuleux dans le choix des aliments, et surtout de l'eau dont ils abreuvent leurs chevaux ; ils ne craignent pas d'aller jusqu'à une lieue à travers les périls de l'ennemi, pour désaltérer leurs chevaux à une source pure, au lieu de celle troublée du campement. Tout propriétaire d'un cheval, chez les Arabes, est un maître attentif, vigilant, qui suit et dirige les progrès, corrige les écarts, perfectionne les qualités de son élève depuis le premier jour. Cette éducation embrasse tout; aussi bien que ce que j'appellerais volontiers les qualités morales, elle augmente, modifie, améliore les facultés physiques. Tout est pesé, prévu : la boisson, les aliments, les exercices, la tenue au repos, tout est gradué et proportionné aux âges, aux lieux, aux saisons ; tout est l'objet de soins incessants et soutenus. Dans le Sahara, le cheval est la plus belle créature après l'homme ; la plus noble occupation est de l'élever, le plus délicieux amusement est de le monter, et la meilleure action domestique, de le soigner. »

L'auteur consacre de curieux chapitres, auxquels nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter, aux robes du cheval, aux choix et achats des chevaux, à la ferrure, à la castration.

Le harnachement est un véritable complément du cheval, et celui des Arabes, si différent du nôtre, ne saurait passer sans un moment d'attention. » La selle arabe consiste en un arçon de bois, surmonté, en avant, d'un long pommeau et d'un large troussequin par derrière assez haut pour défendre les reins. Le tout est réuni, sans clous ni chevilles, par une simple peau de chameau qui lui donne une grande solidité. Le siège est vaste et commode, mais très-dur; il faut une grande habitude pour le supporter. Les chefs le recouvrent d'un coussin de laine ; mais les simples cavaliers tiennent à honneur de monter sur le bois nu, prétendant que l'usage des coussins est un excès de mollesse. Ceci est d'autant plus méritoire, que, le plus souvent, en été surtout, ils montent sans culotte. Les Arabes ne veulent pas de croupière ; elle s'oppose, disent-ils, aux mouvements de progression par la gêne qu'elle impose au cheval. Les étriers, lourds et larges, chaussent tout le pied ; ils sont attachés très-court, et soutenus par des étrivières placées en arrière de la sangle : celle-ci, très en avant, repose sur les vraies côtes du cheval, et évite les fausses. Les Arabes ont pour principe de peu sangler leurs chevaux, et ils le peuvent sans inconvénient avec leurs selles, qui sont toujours d'aplomb. La bride est à montants très-larges, et à œillères; rarement avec une sous-gorge. Les Bédouins n'aiment pas cette dernière pièce, parce que, si le cheval est saisi à la bride dans la mêlée, on peut, en rejetant la têtière et les rênes par-dessus les oreilles, laisser la bride à l'ennemi pour tout butin, et passer outre. Ils repoussent le filet, qui ne sert, disent-ils, qu'à embrouiller les aides du cheval. Les éperons sont à une seule branche, lourds, solides et longs; on ne peut les garder étant à pied.

» Dans nos idées, il est généralement reçu que, plus un cheval de race est nu, mieux il fait ressortir la beauté et l'élégance de ses formes. Les Arabes ne sont pas de notre avis; et, en effet, pendant mon séjour en Afrique, j'ai vu tant de chevaux qu'on n'avait pu vendre munis d'une selle anglaise, être enlevés avec fureur revêtus du harnachement arabe, que je suis bien près d'adopter le préjugé indigène. Bien des fois également, un Arabe ayant acheté un cheval à un Européen, et l'ayant couvert de sa selle, a laissé des regrets au vendeur, s'apercevant trop tard d'une beauté méconnue. Il est vrai de dire que tout le luxe des Arabes est dans le harnachement; car, si le Prophète a sévèrement défendu l'or sur les habits, il l'a, par contre, autorisé, prescrit même, pour les armes et les chevaux. Si le harnachement arabe n'est pas irréprochable, il a cependant une supériorité incontestable sur notre selle de cavalerie légère, la selle dite hongroise. Les étriers courts et placés en arrière de la sangle ont l'avantage de forcer le cavalier, quelle que soit sa conformation, à tenir les jambes près de son cheval; ils donnent une plus grande solidité en permettant de s'élever sur eux tant pour se servir des armes que pour faciliter les allures vites du cheval. Il est certain que les Arabes acquièrent très-promptement la tenue et la confiance à cheval, tandis qu'il nous faut plusieurs années pour obtenir un médiocre cavalier. D'où peut venir un tel état d'infériorité? Suivant moi, de notre harnachement, qui veut des bassins larges, des reins souples, des conformations privilégiées, quand le leur convient à tous les bassins, à tous les reins, à tous les ventres, à toutes les cuisses imaginables, sert aux vieillards comme aux jeunes gens, et obtient de tous ce que nous ne saurions, nous, exiger aujourd'hui que d'un très-petit nombre. »

Le cavalier arabe varie beaucoup le point d'attaque de ses éperons; il finit, dans les grandes occasions, par rechercher sa monture jusque sur les reins. Pour exprimer à quel point Abd-el-Kader est solide cavalier, on disait de lui : t II croise ses éperons sur le dos de sa jumenl. »

La médecine vétérinaire des Arabes occupe une place importante dans l'ouvrage, et mérite d'être étudiée au point de vue des tares ou des lésions extérieures surtout. « J'ai été frappé, écrit l'habile vétérinaire, M. Riquet, au général, de l'esprit d'observation dont les Arabes font preuve pour ce qui concerne les tares des membres, et de la simplicité des moyens curatifs auxquels ils ont recours pour les guérir. Mais il n'en est pas de même pour les maladies internes; leur ignorance de l'anatomie et des différentes fonctions vitales, leur fait croire à une foule de causes imaginaires, et faire usage de traitements que repousse la science. »

L'auteur conclut en exprimant le vœu que la France songe à tirer parti du cheval de ses possessions d'Afrique pour le multiplier sur le sol même, et de là l'attirer dans la mère patrie. « Le cheval barbe, dit-il, est celui que montaient ces intrépides cavaliers qui furent pour les Romains de si rudes adversaires. S'il n'a pas les contours arrondis, l'harmonieuse beauté, l'élégance plastique du cheval arabe, on peut dire que ses lignes, arrêtées et vigoureuses, révèlent d'incontestables qualités. Ses formes sont abruptes, tandis que celles de l'autre offrent un fini, un poli, une perfection, qui ne laissent rien à désirer à l'œil ; mais tous deux sont de merveilleux chevaux de guerre. Le cheval barbe mérite encore mieux peut-être que le cheval arabe qu'on lui applique ces fières et concises paroles d'un chant du Sahara : // *peut la faim, il peut la soif.* » L'honorable général exprime le vœu que, dans nos idées françaises, nous n'observions pas une ligne de démarcation aussi tranchée entre l'arabe et le barbe, et propose un nom plus général applicable à tous deux, celui de *race orientale.* Son vœu a été, ce me semble, devancé par l'usage ; car la langue hippologique a admis, depuis plusieurs années, le nom de race orientale dans le même sens qu'il l'entend. « C'est une même grande famille quise confond dans l'origine, qui se modifie en s'étendant et se déplaçant, sous l'influence des variations declimat, peu sensibles d'ailleurs. Force, agilité, vigueur dans la conformation comme dans l'action, c'est l'apanage du cheval, du moment où il se trouve en deçà de l'Euphrate et au delà de la Méditerranée et du Caucase, où il reste sur la terre de l'islamisme; c'est toujours le cheval nerveux, sobre, invincible à la privation et aux fatigues, vivant entre ciel et sable. Appelez-le maintenant persan, numide, barbe, arabe de Syrie, nedje, peu importe ; toutes ces dénominations ne sont que des prénoms, si l'on peut ainsi parler; le nom de famille est un : cheval d'Orient. L'autre famille, en deçà de la Méditerranée, c'est la race d'Europe. »

Déjà nous avons trois établissements hippiques en Algérie, placés à Coléah, dans la province d'Alger ; à Mostaganem, près d'Oran ; à Alélick, près de Bone. Ces haras contiennent un bon choix d'étalons et de juments. Un grand avantage de ces établissements, c'est, à mon avis, qu'ils peuvent compter sur les Bédouins pour élever une partie de leurs produits. Il pourrait bien arriver, en effet, que le Français ne fût guère plus apte à élever le *buveur d'air* sur le sable d'Afrique que dans la Beauce ou la Sologne ; car j'attache plus d'importance encore à l'éleveur qu'à l'étalon, quelque indispensable que soit celui-ci, et quelles que soient ses qualités. Là où se trouve le bon éleveur, le bon étalon arrive toujours; tandis que le bon étalon ne suffit pas pour amener le bon éleveur. Tout le livre de M. le général Daumas est un admirable développement de cette thèse : *L'étalon et la jument font le poulain, mais c'est l'éleveur qui fait le cheval.* En d'autres termes, la question chevaline est une affaire de mœurs plus que d'argent.

Pour bien élever un cheval de pur sang anglais, il faut être sportsman ; et de même, pour produire un cheval oriental dans tous ses attributs, il faut être Bédouin. Voyez ces braves Bédouins du Sahara! ils possèdent peu, mais de ce peu ils sont prodigues envers leur cheval. C'est que le cheval n'est pas pour eux un meuble, un instrument éloigné comme chez nous. Dans leur vie nomade, le cheval locomoteur est le complément de la tente mobile. Il est, comme elle, une partie du foyer domestique. La tente pour dormir, le cheval pour marcher, voilà la vie, voilà le domicile du Bédouin. Sa religion le place à cheval comme sous la tente. Il n'est pas, comme nous, préoccupé de fortune à suivre par une longue et étroite filière, de fonctions publiques, d'arts, de sciences, de plaisirs. S'il lutte contre la misère , ce n'est pas dans une mansarde , mais sous la voûte du ciel et dans l'immensité du désert. Son sol est aride, mais il est large ; et sur ce sol le Bédouin est tout au Coran et au cheval, qui est lui-même un précepte du Coran. Nous autres, agriculteurs casaniers, boutiquiers, ouvriers, artistes, fonctionnaires, sybarites opulents, ou viveurs dans la gêne, nous sommes tous également peu aptes à produire le coursier, fils du désert. Nous sommes trop serrés sur notre sol, trop enfermés dans nos maisons. Pour le bien former, il faut vivre avec lui à la belle étoile; il faut, en un mot, être Bédouin, et lui vouer la moitié de sa vie, en faire son frère d'armes. Nous étions naguère, il est vrai, sur la voie de devenir Bédouins ; mais ceux qui nous poussaient à cette sauvage métamorphose n'étaient rien moins que des hippophiles,que des *cavaliers de la vérité.* Ce qui les poussait à détruire la société, ce n'était pas l'amour et le culte du cheval ; leur but n'était pas si noble ! Après le pillage et l'incendie de ses villes, la destruction de ses maisons et l'abolition de ses propriétés, la France eût offert un triste *makhzen* de Bédouins mécréants, souillés de sang, ivrognes, détestables cavaliers, inférieurs au dernier Cosaque vis-à-vis d'un cheval, et de tous points indignes des fils du Prophète. Mais, Dieu merci! cette perspective a été détournée de nous. Nous conservons l'espoir de rester Français, et renonçons de toute notre âme à celui de devenir Bédouins ; ce qui ne nous empêchera pas d'élever, comme nous le pourrons, les chevaux, du fond de nos maisons. Pour nous bien acquitter de la tâche, nous consulterons souvent l'œuvre de M. le général Daumas, remplie d'excellents préceptes, d'utiles pratiques, applicables même en dehors de la vie du désert. C'est donc en ce sens surtout que nous nous sommes attaché à faire connaître ce livre, et dans ce but que nous avons substitué souvent son texte à notre commentaire. Les lecteurs y trouveront encore beaucoup d'autres choses intéressantes sur la production, l'élève du cheval barbe, sur ses mœurs et celles de ses étranges patrons. L'ouvrage se termine par une curieuse mise en scène du cheval du Sahara, à la guerre et dans les *razzias,* à la chasse de l'autruche et de la gazelle. Un chapitre est consacré au lévrier, noble compagnon du cheval sous la tente du Bédouin. Enfin, une lettre d'Abd-el-Kader à l'auteur résume tout l'ouvrage par les préceptes qu'elle donne sur l'art de connaître et de former le coursier du désert. Le livre de M. le général Damnas est, en un mot, le manuel le plus complet que l'on puisse consulter sur le cheval arabe et sur les mœurs équestres du désert.

Ch. De Sourdeval.

# 1845, Les moeurs et costumes de tous les peuples, Casim Henricy

La *fantasia* est ici en honneur comme en Algérie. C'est l'assaisonnement obligé de toute réjouissance publique, la bienvenue de tout étranger de distinction. Quelquefois ce noble exercice, image de combats plus sérieux, est suivi de courses plus modestes, auxquelles prennent part les paisibles bourgeois des villes. Les chevaux ne sont pas seuls admis à la fête : mules, ânes, rosses quelconques ont le droit d'entrer en lice. Un spirituel voyageur ', qui a été témoin d'une de ces luttes originales, en a donné une curieuse description. C'était, à ce qu'il paraît, la plus burlesque cavalerie que jamais ait pu inventer l'imagination d'un caricaturiste : «Chevaux de selle, chevaux de somme, et chevaux de moulin ; ânes jardiniers, ânes porteurs d'eau, ânes voyageurs ; mulets de maitre, mulets de louage et de caravane ; poulains et pouliches de deux à trois aqs ; vieilles rosses borgnes et aveugles, montrant les dents, clignant l'œil, tirant la langue, et déjà réduites littéralement à l'état de squelettes ; grandes bêtes perchées sur de hautes jambes, et poneys qui disparaissaient dans la foule ; les uns caparaçonnés de couvertures, de sacs de moulin ou de nattes, les autres affublés de vieilles selles et de bats éventrés; les uns moutés par des enfants de six à huit ans, les autres par des vieillards : tout cela s'élança dans la carrière en même temps, au milieu d'un vacarme assourdissant. » Puis la melée ardente, les cris de joie des plus heureux, les imprécations de ceux qui restaient en arrière, les chutes sur l'arène, les bouffonnes colères des écuyers dont les coursiers fourbus se couchaient doucement sur le sable, plutôt que de s'essouffler à courir comme les autres; en un mot, un ensemble offrant toutes les nuances du comique jusqu'au grotesque inclusivement, telle fut la désopilante scène à laquelle assista notre compatriote.

**Ali Bey : 1815**

*Dans les guerres d'Afrique l'homme à pied n'est compté presque pour rien, et les princes n'évaluent leurs forces que par le nombre de leurs chevaux. D'après ce principe, les Maures tâchent d'acquérir toute la dextérité possible dans l'équitation. A Tanger ils s'exercent sur la rive de la mer, en faisant des courses de chevaux sur le sable humide de la basse marée. Ces exercices continuels les rendent très habiles cavaliers. La selle dont ils se servent est fort lourde, et les arçons extrêmement hauts. Deux sangles fortement serrées passent, l'une sous les côtes, et l'autre obliquement par les flancs sous le bas ventre du cheval. Ils montent avec des étriers très courts, et leurs éperons sont formés de deux pointes de fer de huit pouces de longueur. Avec cet équipage et un mors extrêmement dur, ils martyrisent les pauvres chevaux de maniere qu'on voit très fréquemment ruisseler le sang de leurs flancs et de leur bouche.*

**Une seule manœuvre forme ces exercices militaires : trois ou quatre cavaliers, ou un plus grand nombre, partent ensemble en poussant de grands cris, et vers le terme de la course ils tirent leur coup de fusil sans ensemble et en désordre. D'autres fois , l'un court derrière l'autre, toujours avec de grands cris, et au moment de l'atteindre il lui lâche son coup entre les jambes du cheval.**

*Non seulement ils traitent fort durement leurs chevaux, mais ils ne leur donnent même pas un toit pour abri. Ils les tiennent ordinairement en pleine campagne, ou dans une cour découverte, les pieds de devant assujettis à une corde fixée horizontalement entre deux piquets, sans têtière ou sans licou. On leur jette la paille à terre, et on leur présente l'orge dans un petit sac qu'on suspend à leur tête. Ordinairement on donne de la paille deux ou trois fois dans la journée à un cheval, et l'orge seulement une fois sur le soir. Quand ils sont en marche, ils font le chemin tout d'une traite chaque jour, et ne mangent que pendant la nuit. Ils soutiennent également bien et le plus ardent soleil de l'été, et les plus grandes pluies de l'hiver. Malgré ce régime, ils se conservent encore gras, forts et sains: ce qui, au fond, me ferait croire cette méthode préférable à la méthode européenne, qui rend les chevaux si délicats et si embarrassants dans les grands mouvements militaires; mais on doit considérer aussi la différence des climats.*

François Pilou de Saint-Olon, 1695

AUDIANCE DE CONGE.

Elle me fut donnée le dixneuvicme Juin, le Ceremonial de la Conduite fut femblable à celui de la premiere, mais l'humeur & les vûësdu Roy de Maroc & de fes Miniflxes l'en rendirent entierement differer^ tes quant à l'agréement de l'eniretien & à fa conclufion.

Je fus averti en y allant que ce Prince étoit en fort mauvaife humeur, & prefque hors de foymême, àcaufe d'une execution qu'il venoit de faire à coups de Couteau fur deux defes principaux Noirs.

Cela m'ayant donné lieu a m'y preparer, arrêta en quelque façon l'horreur & la furprife de l'état où je le trouvai, laquelle auroit fans doute été beaucoup plus grande fans cette prévention.

On me fit entrer dans le Palais plus avant que je n'avois encore fait. On me mena jusqu'à l'entrée desEcuriesquime parurent fort belles & tenues tres-proprement.

Elles font compofées de plufleurs grandes Arcades à droit & àgauche , dont chaque Cheval à la fienne feparé, & n'y eft attaché qu'à un Piquet & par des Entraves qu'on luy met aux pieds. On n'y voit ni auge, ni ratelier: les Chevaux y mangent à terre, & la coutume en eft établie, à ce qu'on m'a dit, fur ce que les Maures y mangeant ain fi , ils ne veulent pas que ces animaux ayent plus de privilege & de commodité qu'eux.

Aprés m'étre arrêté quelque temps en cet endroit, j'y vis paroître le Roi qui venoit à moi de loin monté fur un Cheval blanc, tres-beau, &tres-richement enharnaché, ayant une (elle d'or avec tous les fournimens de même, & le Poitrail garni de pierreries en quelques endroits. Il tenoit une Lance dela forme &de la longueur de nos piques, fur laquelle il s'appuyoit de temps en temps.

[…]

Je ne dois pas non plus obmettre la remarque de leur veneration particuliere pour ceux qui ont fait le voyage de la Meque , ils les nomment Hadgys ou Saints, & ils en outrent le culte à un tel point *>* qu'ils tiennent même pour Saints comme eux, les Chevaux qui y ont efté. Ils les font enfevelir & enterrer quand ils meurent comme ils feroient leurs principaux parensouamis, 8c ils *Ce* font un plaifir & un exercice fingulier de les vifiter louvent, & de les voir manger. , Le Roy de Maroc en a voit un de cette nature. La premiere fois que je fus admis enpréfence , il le faifoit marcher immediatement devant luij & outre la diftin&ion que la richeflè de fa felle & de lon Harnois en faifoit paroître, *fa.* Queue étoit portée par un Elclave Chrétien qui tenoit en les Mains un Pot & un linge pour recevoir fesExcremeas & pour lefTuyer. On me dit que le Roy alloit defois à autre baifer la Queue & les Pieds de cet Animal.

Tous ces Chevaux ainfi fan£Hfiez font ordinairementdifpenfez de tout fervice,& fi leurs Maîtres n'ont pas le moyen de les nourrir, ils leur font afligner des Penfions pour leur fubfiftance fur les Mofquées du lieu où ils font. On les remarque par les Chapelets ou Reliques dont leur col efl: toujours entouré, & qui ne font autre chole que des Ecrits enveloppez d'Etoffe d'Or ou de Soye, contenans les noms de leur Prophete, ou de quelques prétendus Saints de leur Loy. Ils fervent auffi d'azile aux Criminels,, comme les Tombeaux & les Chapelles des Saints dont j'ay déja parlé.

Al-Wafrani :

**« L'invention de la poudre, au dire d'un auteur qui a fait un traité sur la guerre sainte, daterait de l'an 768 (7 sept. 1366 — 27 août 1367) ; cette découverte serait due à un médecin qui s'occupait d'alchimie et qui, ayant vu un mélange qu'il avait composé faire explosion, aurait renouvelé l'expérience; satisfait du résultat, il aurait alors préparé la poudre actuelle. Dieu seul sait si cela est exact. »**

Les chevaux de prix étaient placés côte à côte, en rang, entre les deux divisions du gros de l'armée et s'étendaient jusqu'aux étendards du corps.d'artillerie ; ils étaient conduits par des cavaliers spéciaux appelés les serraja.

Aubin

**AID L-MWLÛD**

Deux mois auparavant commence, dans la mosquée de Karaouiyin, en vertu d'un Habs spécial, et dans les diverses mosquées de Fez, le commentaire de la Hamzia, qui est un poème classique en l'honneur du Prophète, écrit par le cheikh l-Busiri. La veille de la fête, on lit, dans toutes les grandes zaouïas, la Borda, poésie du même auteur. Pendant toute la nuit, les mosquées restent ouvertes et éclairées ; les chanteurs y psalmodient des vers édifiants ; on y prend le thé et le couscous. Dans la mosquée de Lalla Mina, au Dar el-Makhzan, le sultan réunit autour de lui ses vizirs et sa cour. Les maisons particulières sont illuminées et parfumées ; femmes et enfants se mettent le henné des grands jours, et c'est une nuit de veille

pour les familles. A l'aube, heure à laquelle serait né le Prophète, les hommes tirent des coups de fusil, les femmes poussent des you-yous d'enthousiasme, et une journée de réjouissances succède aux prières de la nuit. Le MLD est l'occasion de grands repas, où doivent figurer deux plats traditionnels : la ‘*âsida*, composée do semoule et de mil, et le *sellou*, mets préparé avec de la farine, des amandes, de la cannelle et du sucre.

Le matin, le sultan se rend à la msalla, comme pour les deux Aïds, mais il n'y a aucun service

religieux. La cérémonie est courte et se borne à la présentation des tribus. Elle fut, cette année, partilièrement terne ; car les troupes étaient peu nombreuses à Fez ; la mahalla continuait sa marche pénible vers Taza, et il fallut en détacher quelques petits contingents, chargés d'apporter à Sa Majesté Chérifienne les hommages de leurs tribus respectives.

**La fête continue pendant la semaine qui suit le Mouloud. Les trois premiers jours, le sultan reçoit la *hdia* dans le nouveau *Mshwâr*, et, vers la fin de la journée, les Mshawurî du palais se livrent au Lâ‘b el-Barûd devant la porte de Bab es-Segma. A tour de rôle, les cavaliers makhzan partent en ligne, une douzaine de front ; d'abord, à une petite allure, puis le galop s'accentue, les fusils tournoient autour des têtes ; enfin, tout s'achève, au pied même des murs, dans une décharge générale et dans une voile rapide pour revenir au point de départ. C'est la fantasia, le « jeu de la poudre » ; il y a toujours un nombreux public pour admirer cette charge furieuse et désordonnée, qui est toute l'image de la guerre marocaine.**

**[…]**

C'était le makhzan partant en campagne et accomplissant la brève étape du premier jour.

En tête venait une ligne de cavaliers, portant les étendards, puis une fanfare h cheval, dont les musiciens, vêtus de longs caftans, s'évertuaient sur leurs instruments de cuivre; suivaient, en groupes confus, les msakhrin, formant la garde impériale, pêle-mêle avec des canons de campagne chargés sur des mules, derrière lesquelles couraient les artilleurs. Autour du sultan s'observait un ordre relatif. Le caïd el-méchouar précédait le corps des officiers de la couronne, qui portaient chacun, dans un étui de voyage, l'insigne de sa fonction ; — le parasol, qui doit recouvrir la personne souveraine, était enveloppé dans sa gaine, les lances, qui l'encadrent, entourées d'étoffes ; les armes, que l'on porte derrière le sultan, restaient dans un fourreau protecteur. Moulay Abdelaziz, tout couvert d'un long vêtement de drap crème, monté sur un cheval blanc, harnaché de vert, venait ensuite d'un amble très vif ; auprès de lui, les esclaves noirs, chasseurs de mouches, faisaient, de temps à autre, des gestes rapides avec leurs pièces de mousseline ; cinq chevaux, conduits en main, se cabraient au devant du souverain, et une vaste litière rouge, portée par deux mules, se trouvait là toute prête pour recueillir, en cas de besoin, la lassitude impériale. Derrière le sultan, la cohue se pressait, désordonnée et impulsive, uniquement arrêtée par la nécessité de ne point fouler l'entourage chérifien ; vizirs et secrétaires du makhzan, montés sur des mules, artilleurs à pied, cavaliers à cheval, tout ce monde allait dans un nuage de poussière, se hâtant vers le lieu désigné du campement.

**Parfois, un groupe s'élançait en une fantasia subite, brandissait ses armes, puis marquait un court temps d'arrêt pour reprendre un peu d'espace en vue de cet exercice favori. C'était une débandade universelle, à laquelle le chérif couronné fournissait un point de ralliement, et il parait que cet aspect incohérent a été, de tous temps, revêtu par les expéditions des sultans du Maroc.**

**[…]**

La guerre au Maroc est chose très particulière. Pour réduire l'agitation des tribus, le makhzan a coutume d'installer sur le territoire désigné une mahalla qui s'applique consciencieusement à le « manger ». **Tandis que l'armée ruine ainsi le pays, et se livre, de temps à autre, à des fantasias inofîensives, plusieurs chorfa, appelés par le makhzan comme jouissant d'une réelle influence locale, s'abouchent avec d'autres chorfa réquisitionnés par les tribus et s'emploient à une série de négociations, pour dissocier entre elles les fractions agitées.** L'accord à peu près établi, les conditions de la soumission achetées ou posées, et le pays complètement ruiné, la mahalla se décide à une action décisive ; elle accomplit une *Sûga*, c'est-à-dire une reconnaissance offensive, qui lui permet de surprendre quelques douars et de couper quelques têtes de paysans imprévoyants. Ce glorieux butin est un signe de triomphe, qui sera promené à travers les villes impériales, et la mahalla se retire, avec le sentiment du devoir accompli et de la besogne achevée.

D'ordinaire, la tâche des mahallas chérifiennes ne rencontre point de sérieuses difficultés. Mais celle de My l-Kbîr échappa à la loi générale, et se vit arrêtée, sans pouvoir avancer vers Taza. Faute de mieux, la mahalla se contenta de piller les tribus soumises, sur le territoire desquelles elle campait ; et elle finit même par esquisser une légère souga, qui lui valut quelques têtes et provoqua au faible mouvement de retraite de Bou Hamara.

**Charles de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, 1883,**

**-Fusil-**

-Sus :

Le costume demeure ce qu’il était à Tizgi et dans les tribus intermédiaires, un détail d’équipement, la poudrière se modifie chez les Ilalen. Elle consiste en une petite boîte métallique, en forme de cylindre très bas. Ce modèle est en usage chez les Ilalen et les Chtuka ; dans le reste du bassun du Sous et chez les Haha, on se sert de la corne, du type connu. Le Fusil et le poignard sont les même qu’auparavant, pas de sabres ni de baïonnettes.

-Ghyata, Haiayna, Oulad al-Hajj :

Ils ont sabre et fusil : ce dernier est de forme analogue à ceux qu’on a décrits plus haut, mais plus grossier; quelques uns ont des fusils européens à capsule.

-**Jbala** :

En fait d’arme on a le fusil à un coup, à pierre ; canon long, large crosse triangulaire de bois noirci : la crosse est très simple, sans autres ornements que de légères incrustations de fil d’argent. Ces fusils se fabriquent surtout à Tétouan. La poudre se porte dans des bottes de bois en forme de poire : elles sont toutes couvertes de gros clous de cuivre et de sculptures coloriées. Les sabres sont rares dans cette région ; les cavaliers seuls en ont.

**Sabres** :

Les lames en sont courtes (70 à 80 cm), droites ou peu recourbées, très flexibles ; les poignées, de corne ou de bois, avec gardes et branches de fer ; les fourreaux, de bois couvert de cuir, avec garnitures en cuivre : ce type de sabre est le seul en usage au Maroc.

**Poignards et harnachements**

Enfin, ici comme ailleurs, tout le monde, hors des villes, porte habituellement le poignard, même étant désarmé, il sert au besoin de couteau.

Il y a deux modèles de poignards au Maroc : l’un court et à lame courbe, seul usité dans le massif du grand Atlas et au sud de cette chaîne ; l’autre plus long et à lame droite, en usage dans le nord.

Les harnachements de chevaux sont au Maroc les mêmes qu’en Algérie ; mais les housses de selles sont de drap rouge, au lieu d’être de cuir, et les poitrails et les brides sont brodées de soie d’une seule couleur, rouge d’ordinaire.

-**Atlas** :

Une légère modification se fait ici dans l’armemement, plus de baionnettes, tout le monde porte le sabre. De plus, le fusil change : la crosse, de courte et large, devient longue et étroite, elle était simple, elle se couvre d’ornements, incrustations d’os et de métal. Ces deux modèls sont les seuls qui existent au Maroc ; le premier est d’une usage universel au nord de l’Atlas ; dans cette chaîne et au Sahara, on le trouve quelquefois mais rarement, c’est le second qui domine.

-**Draa** :

Depuis Tazenakht, les armes demeurent uniformes : long fusil à crosse étroite et poignard recourbé. L’équipement offre une variation : à partir du district d’Ait Seddrat, la corne à poudre disparait et se remplace par une petite gibecière de maroquin rouge couverte de broderies de soie ; elle se suspend au côté gauche par une bretelle de cuir ; cet objet gracieux est d’un usage universel […] jusqu’à Qçabi-sh-Shurfa.

Cavalerie Numide :

[Polybe](http://fr.wikipedia.org/wiki/Polybe), *Histoire: livre I*, paragraphe 5

[Tite-Live](http://fr.wikipedia.org/wiki/Tite-Live), *Histoire romaine: livre XXII*, paragraphe 46

[Tite Live](http://fr.wikipedia.org/wiki/Tite_Live), *Histoire romaine: livre XXIII*, paragraphe 29

[Strabon](http://fr.wikipedia.org/wiki/Strabon), XVII,7

[Jules César](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jules_C%C3%A9sar), *Commentaires sur la Guerre des Gaules*